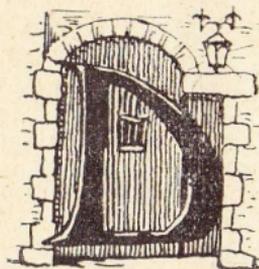


IV

Un nouvel hôte au Louvre



DEPUIS quelques jours l'arrière-saison paraissait vouloir faire oublier les caprices et les bizarreries de l'été, car tous les jours le soleil se montrait riant au-dessus des toits de Paris, répandait ses rayons dans les rues et sur les places et même dans les vieilles maisons en bois.

Les bourgeois souriaient au soleil comme à une vieille connaissance, lui ouvraient les fenêtres et le voyaient disparaître le soir avec tristesse, ne sachant pas s'ils le reverraient encore cette année.

Melchior Blanc aimait le soleil : C'est la seule personne sur terre qui vous rende service sans se

faire payer, disait-il. Et quand il se trouvait à la taverne et que les rayons du soleil tombaient dans la salle basse, il levait son gobelet et disait avec son rire si large : Buvez aussi un coup, camarade, car il doit faire bien sec là-haut ; à votre santé !

Le soleil éclairait l'entrée du corps de garde du Louvre et Melchior Blanc avait pris un escabeau pour s'asseoir devant la porte. D'un geste bon enfant il avait lancé son chaperon dans un coin en disant :

— Allons, camarade, c'est d'abord au crâne de ton maître et ensuite à toi de jouir des rayons du soleil.

Bientôt deux ou trois soldats imitèrent l'exemple de Melchior Blanc auquel le soleil doré rappelait la petite maison maternelle et les belles prairies de son pays se baignant dans la lumière de l'astre du jour.

— C'est bien la peine, se dit-il en soupirant, d'être d'un si beau pays, pour venir échouer ici dans ce misérable nid !

Il serait peut-être resté plongé longtemps dans ces tristes réflexions s'il n'en avait tiré par les rires moqueurs d'une bande de gamins entourant,

devant l'entrée, une sorte de nain qui faisait une violente sortie contre quelques uns des soldats.

Melchior se leva et put contempler à l'aise l'étrange personnage.

Le nain arrivait à peine à la taille du sergent ; il était bossu et avait le visage complètement rasé. Celui-ci, si comique qu'il fût à première vue, dénotait cependant de l'intelligence et de la malice quand on l'examinait plus attentivement.

Son accoutrement était si singulier, que Melchior Blanc ne put s'empêcher d'en rire. Il portait une veste de soie lustrée qui paraissait avoir connu de meilleurs jours. D'un grand et noble geste il salua Melchior et rejetant la tête espiègle en arrière :

— Où est le sergent ? demanda-t-il d'une voix impérative.

— C'est moi, pour vous servir, répondit Blanc d'un ton de solennité comique.

— Sergent, dit le nain, où est le roi ?

— Au palais, je suppose, répondit Melchior.

Cette plaisanterie ne parut nullement être du goût du nain, car il riposta adroitement :

— Si le roi est au palais, il y a longtemps qu'il aurait dû vous en chasser.

Melchior n'était pas très chatouilleux, mais il trouva la riposte par trop hardie et il répondit sèchement :

— Si vous ne faites pas immédiatement demi-tour à droite, je vous jette à la porte.

— Du calme, camarade, du calme, continua le nain. Croyez-vous donc avoir affaire à un sergent ?... Mais au fait, vous ignorez qui je suis. Faites dire au roi que son cousin désire lui causer.

Tous les soldats du poste partirent d'un éclat de rire et quand le nain vit que personne n'était disposé à lui obéir, il s'élança, comme un chat, vers le palais avant qu'on eût eu le temps de l'arrêter.

Au palais le nain se heurta à un valet qui fut tellement étonné de l'arrogance de celui-ci, qu'il lui indiqua la direction des appartements royaux.

Quelques gardes s'étaient entretemps lancés à sa poursuite, mais il prit une pose pleine de dignité et, étendant la main d'un geste de commandement, il s'écria :

— Arrière, soudards, arrière !

En même temps il frappa à la porte de la

pièce où se trouvait le roi et entra sans attendre de réponse.

Le nain paraissait ne pas venir au palais pour la première fois, car sur les simples indications du valet, il avait trouvé le chemin sans hésitation.

Le roi se saisit en entendant des pas dans l'antichambre, car il avait donné l'ordre formel de ne pas le déranger. Quand il vit le nain il fut tellement surpris qu'il ne sut quelle attitude il devait prendre, mais l'étrange personnage fit quelques pas en avant et, s'inclinant profondément, il dit :

— Bonjour, cousin. Vous ne me reconnaissez donc pas ?

— Insolent ! s'écria le roi qui voulut frapper sur le timbre se trouvant à sa portée.

— Inutile, cousin, continua le nain. Voyez un peu bien si vous ne me reconnaissez pas. Vous m'avez un jour fait l'honneur de me créer chevalier. Il est vrai que vous n'avez utilisé que le fourreau de votre épée ; c'était après une partie de chasse chez le duc de Noailles.

Un sourire vint éclairer le visage de Philippe qui répondit :

— Oui, je m'en rappelle quelque chose. Vous étiez le bouffon pétulant de... Hélas, ce cher ami...

— Oui, cousin, dit le nain. On m'a dit que votre bouffon est mort ; moi j'ai perdu mon maître ; nous nous trouvons donc tous les deux dans la même situation... Si vous le désirez, je vous ferai, à l'avenir, l'honneur de vous tenir compagnie.

Le roi sourit involontairement, car, quoiqu'à cette époque les bouffons eussent, pour ainsi dire, leur franc parler, il trouva cependant que le ton du nain était un peu trop familier.

— Je n'ai à poser qu'une seule condition, cousin, ajouta le nain d'un air sérieux. Il y a ici quel'un qui doit être pendu aussi haut que possible.

Il regarda le roi à la dérobée, mais celui-ci ne paraissait pas disposé à écouter plus longtemps ses plaisanteries. Dans tous les cas, il ne répondit point, mais le nain voulait s'expliquer clairement.

— C'est cela, cousin, qui doit être pendu un peu plus haut.

Et du doigt il montra la cravache qui pendait au mur ; mais le roi se leva et dit d'un ton de menace :

— Prenez garde !

Le nain se jeta de côté et se réfugia derrière un fauteuil par mesure de précaution :

— C'est trop d'honneur, cousin, trop d'honneur pour le peu de temps que nous nous connaissons, dit-il.

Le roi, contrairement à ce qu'il avait fait dans les derniers jours, frappa sur le timbre et un page parut.

— Qu'on prenne soin de cet homme, dit-il. A partir d'aujourd'hui il appartient au palais.

— Merci, cousin, dit le bouffon en riant. A tantôt. Vous pouvez me faire appeler si vous avez besoin de moi.

Le Louvre comptait donc un nouvel hôte qui réussit, grâce à son intelligence et à ses traits d'esprit, à dérider de temps en temps le visage du roi. Mais quelque chose rongea le cœur de celui-ci et une voix intérieure lui criait parfois : La reine est innocente !

Innocente ! Et cependant la reine restait prisonnière, isolée du monde et, dans sa haine infernale, Labrosse avait fait renvoyer le brave Pierre et l'avait remplacé par un geôlier au cœur dur,

qui ne connaissait que les ordres qui lui étaient donnés.

Marie ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi Philippe, malgré sa promesse formelle, ne lui rendait pas la liberté. Quant à Blanche, elle ne la voyait plus. Que se passait-il donc au palais ? Pourquoi le brave Pierre avait-il été remplacé, du jour au lendemain, par ce geôlier froid et dur dans toute l'acception du mot ?

Labrosse, de son côté, se sentait maintenant plus fort que jamais et son ton devenait encore plus arrogant que par le passé.

Son fils seul l'inquiétait. Quelle pouvait donc être la cause de sa tristesse ?

Labrosse venait de rentrer chez lui et s'était assis dans un fauteuil de son cabinet de travail. Il pensait précisément à la tristesse qu'il remarquait chez son fils. Au matin il l'avait trouvé si pâle, si nerveux et il avait à peine souhaité le bonjour à son père.

Quelqu'un frappa à la porte.

Charles Labrosse entra, le visage consterné et regarda son père d'une façon étrange.

— Père, dit-il, il faut que je vous parle de choses très sérieuses, car je suis en ce moment

dans une inquiétude qui doit être plus pénible que l'agonie.

Le ministre devint inquiet en entendant ces paroles qui lui parurent si solennelles qu'il regarda fixement son fils.

— Ce que j'ai à vous dire, mon père, me brise le cœur, croyez le bien ; mais il le faut, le devoir me l'impose.

La conviction se faisait de plus en plus forte chez le ministre, que quelque chose devait avoir transpiré au sujet de l'empoisonnement et, cachant son émotion sous un rire indifférent en apparence, il s'écria :

— Quelle solennelle entrée en matière ! Voyons, Charles, parlez ; qu'y a-t-il.

Le jeune homme paraissait rassembler toutes ses forces et, ouvrant d'une main tremblante son escarcelle, il dit :

— Connaissez-vous ceci, mon père ?

Le cœur du ministre se serra. Il voyait entre les mains de son fils l'agrafe d'argent de son manteau qu'il avait perdue le jour de l'empoisonnement et que, malgré toutes ses recherches, il n'avait pu retrouver. Il recouvra cependant sa

présence d'esprit au bout d'un instant et répondit sur un ton de calme apparent :

— Comment ne connaîtrais-je pas cette agrafe ? C'est celle de mon manteau. Je l'avais perdue et je l'ai vainement cherchée ; je suis heureux que vous me la rapportiez.

— Savez-vous, père, où cette agrafe a été trouvée ?

— Comment le saurais-je ? Tout ce que je sais, c'est qu'elle avait disparu...

— Et vous ne vous êtes informé auprès de personne, continua Charles, quoique ce fût un cadeau de ma mère. Eh bien, cette agrafe a été trouvée dans la salle d'étude du docteur Lamberto.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? demanda le ministre. Il se peut que lors d'une visite à... Mais je ne comprends pas cet interrogatoire, s'écria-t-il soudain. Dois-je vous faire remarquer toute l'inconvenance qu'il y a à insister ainsi et sur ce ton auprès de votre père.

Le jeune homme cependant ne se laissa pas dérouter :

— Mon père, je n'aurais pas demandé mieux que d'éviter cet entretien ! Mais j'ai une tâche à

accomplir et rien ne pourra m'en empêcher. Je démontrerai l'innocence de la reine !

— Ceci est une question qui ne regarde que vous, répondit Labrosse. Je vous ordonne maintenant de vous retirer.

— Non, mon père, répondit Charles d'un ton décidé ; je ne m'en irai pas d'ici avant que vous ne sachiez tout ce que j'ai résolu de faire. Peut-être réussirai-je à vous sauver, mon père... Cette agrafe a été trouvée dans la chambre de Lamberto le soir même où l'empoisonnement a été commis...

— Mensonge ! s'écria Labrosse, infâme mensonge ! Ah, je comprends maintenant votre but. Non seulement vous êtes devenu depuis quelque temps un étranger pour votre père, mais votre cœur est tellement vicieux que vous voudriez faire peser maintenant le soupçon sur ma tête blanchie. C'est donc ainsi que vous récompensez votre père de tous ses soins et de l'éducation qu'il vous a fait donner !... Mais je veux savoir qui vous a dit que l'agrafe a été trouvée le soir même de l'empoisonnement. Je le dénoncerai au roi, je le ferai...

— Vous n'en ferez rien, mon père, interrompit Charles, car vous devriez dénoncer votre propre fils.

Ce fut un coup de foudre pour le ministre qui se laissa choir dans le fauteuil. Il répondit cependant après un moment de silence :

— Si c'est vous qui l'avez trouvée, je dois le croire. Mais je ne comprends cependant pas votre insistance. Il se peut que ce jour-là j'aie rendu visite à Lamberto...

— Non, mon père...

— Ou bien je puis l'avoir perdue quand je me suis rendu dans la pièce de Lamberto après l'empoisonnement...

— Je l'ai ramassée avant que vous n'y fussiez entré. Je l'ai cachée et je la portais dans mon escarcelle comme si j'y aurais porté du métal en fusion. Je n'osais pas y croire...

— Mais que voulez-vous donc ? demanda de nouveau le ministre qui sentait que le terrain se dérobaît de plus en plus sous ses pieds.

— Je n'osais pas y croire, continua le jeune homme et il me fallait la certitude. Alors j'ai interrogé Basile, notre domestique... Oh, ne craignez rien... J'ai agi avec prudence, une simple question au hasard. Basile se rappelait fort bien avoir attaché lui-même votre manteau avant votre départ pour Paris. Après avoir entendu Basile, je

n'avais presque plus le courage d'interroger Melchior Blanc, qui vous avait attendu le même soir dans le jardin. Je l'ai fait pourtant et le sergent a vu, et il a même été sur le point de vous le faire remarquer, que vous aviez perdu l'agrafe de votre manteau quand vous êtes arrivé auprès de lui dans le jardin... C'est le témoignage de Melchior Blanc qui est le plus grave pour la reine, mais ce témoignage vous l'avez dicté au pauvre diable et après vous le lui avez arraché...

Quoique Labrosse eût perdu une grande partie de son assurance et de son arrogance habituelles en entendant parler son fils, il bondit cependant au nom de Melchior Blanc. Une main mystérieuse paraissait lui peser sur l'épaule, car en regardant son fils, qui se trouvait si calme en face de lui, il sentait fuir sa fierté.

— Oui, ce témoignage lui a été arraché, continua Charles, car il m'a déclaré ne pas savoir si c'était la silhouette d'un homme ou d'une femme qu'il avait vue dans la chambre de Lamberto. Mais moi j'ai vu distinctement, non la silhouette de la reine, qui porte les cheveux noués, mais la vôtre, avec les cheveux pendants et le manteau, qui se dessinait sur les vitres. Toute la scène à

la porte donnant sur le jardin était préparée aussi et tout cela m'aurait paru un mauvais rêve à chasser, si ce matin je n'avais pas vu votre manteau et sur celui-ci des taches et ces taches proviennent de suc de laurier-rose.

— Et qu'est-ce que cela prouve, dit le ministre avec hésitation. Ces taches sont probablement venues sur le manteau quand je suis allé avec le roi dans la chambre d'étude du docteur.

— Quand vous êtes allé dans cette chambre, vous aviez déposé votre chapeau et manteau dans la pièce que vous occupez au palais... Je me trouve donc ici, poursuivit le jeune homme les larmes aux yeux, comme accusateur de mon père... Oui, mon père, c'est vous que j'accuse d'avoir empoisonné le prince héritier de France !

Labrosse se sentait complètement au pouvoir de son fils. Le projet, qu'il croyait si habilement combiné, allait donc être découvert et il connaîtrait la honte de se voir démasquer devant le pays entier.

Cette possibilité lui apparaissait devant les yeux comme un gouffre insondable et la soif de la vengeance se faisait si vivement sentir chez lui, qu'il regarda Charles à la dérobée et que sa main

saisit le poignard pour le plonger dans le cœur de ce fils devenu en ce moment son plus redoutable ennemi.

Mais Charles avait remarqué le mouvement et regarda son père d'un air de profonde pitié.

— Vous êtes tombé bien bas, dit-il en sentant expirer sur ses lèvres le mot de « père », vous que j'adorais et respectais jadis. Vous comprendrez que désormais toute sympathie est impossible entre nous. Je ne souhaite cependant pas votre chute, mais uniquement que vous rachetiez par une bonne action la terrible accusation...

— J'espère que cette mauvaise plaisanterie a suffisamment duré, dit Labrosse qui avait retrouvé toute son assurance. Je vais, sur le champ, faire démettre Melchior Blanc de son emploi...

— Si vous le faites, interrompit Charles, il sera de mon devoir de soumettre le cas à Sa Majesté. Mais non, vous ne voudriez pas préparer votre propre chute. Voici ce que je vous propose : Vous direz à Sa Majesté que le peuple se montre exaspéré par l'emprisonnement arbitraire de la reine ; qu'il désire qu'elle soit traduite devant un tribunal régulièrement constitué et à celui-ci mon père devra comparaître comme témoin aussi

bien que Melchior Blanc. Le pauvre diable ne demandera pas mieux que de pouvoir parler sans contrainte et son témoignage n'en sera que plus favorable. Vous, mon père, vous comprendrez ce que vous avez à faire. C'est la plus grande concession que je puisse faire comme fils. Réfléchissez à ce que je viens de vous proposer et demain matin je viendrai prendre votre réponse.

— Ce serait ma perte, murmura Labrosse.

— C'est votre salut, dit Charles d'une voix ferme et il quitta le cabinet de travail de son père.

Alors la colère contenue et la fierté abaissée se déchainèrent subitement et le ministre pleura de vraies larmes de rage. Sa première idée était de tout braver et de réduire son fils, ainsi que Melchior Blanc, à l'impuissance en les dénonçant au roi. Mais ce projet ne vécut que quelques instants, car Labrosse comprit bientôt qu'il était peut-être dangereux pour lui-même. Ah ! cette honte de devoir courber la tête devant son fils !... Mais cela ne serait pas !...

Le peuple croirait-il réellement à l'innocence de la reine et aurait-il peut-être le pressentiment

du rôle que lui, Labrosse, avait joué dans le drame ? Il fallait le savoir.

Il se rendit au palais et répondit en entrant au salut de Melchior Blanc, comme s'il ignorait les plaintes de celui-ci. Il fit appeler ensuite le sergent et lui demanda si réellement, lors de la cérémonie funèbre du prince héritier, il avait appris que parmi le peuple il y avait eu des voix qui accusaient la reine de sorcellerie. Le pauvre Melchior était cette fois sur ses gardes et il déclara, qu'en effet il avait entendu parler de sorcellerie, mais que d'autres voix s'étaient élevées aussitôt pour étouffer cette odieuse accusation.

Labrosse en savait assez et le sergent put se retirer. Il voulut se retirer à son tour quand il aperçut dans le couloir le bouffon Breno.

— Que faites-vous ici ? lui demanda-t-il d'un ton de méchante humeur.

— C'est ce que le roi ne m'a pas encore demandé jusqu'ici, répondit fièrement le bouffon en continuant son chemin.

Labrosse n'avait pas vu d'un bon œil l'arrivée d'un nouveau bouffon à la cour royale. Il savait, par expérience, combien Philippe se laissait influencer facilement et son dépit s'accrut encore

quand il constata que le roi avait réellement un faible pour ce personnage spirituel. Jusque là toute intervention étrangère avait été évitée quand le roi et le ministre s'entretenaient d'affaires d'état, mais il arrivait maintenant, quand l'entretien paraissait ne devoir durer que quelques instants, que le roi disait au bouffon qu'il pouvait rester et qu'il ne valait pas la peine de se retirer.

A plusieurs reprises déjà Labrosse avait remarqué que le nain l'observait à la dérobée, d'un regard de félin et un jour il lui avait dit :

— Soyez respectueux et n'oubliez pas que je suis le ministre et que vous n'êtes qu'un bouffon.

— Tenez, Excellence, avait répondu le nain, entre nous il ne faut pas que vous le preniez de si haut. Nous sommes tous les deux amis du roi, car il tient énormément aux fous.

Alors Labrosse avait voulu s'emparer de la cravache, mais le nain était plus lesté que lui et s'écria :

— Soyez respectueux ; n'oubliez pas que je suis le bouffon du roi et que vous n'êtes que son ministre...

Ces paroles n'avaient pas été dites sans in-

tention. Breno, le bouffon, n'était pas si fou qu'il n'en avait l'air et il n'avait pas mis beaucoup de temps à approfondir le caractère du roi. Il ne tarda donc pas à connaître les penchants et les côtés faibles du souverain et il comprit aussi la grande influence que Labrosse exerçait sur celui-ci. Breno possédait un cœur sensible sous une enveloppe difforme et il comprit que Labrosse était la cause de tous les maux qui accablaient la maison royale.

Blanche surtout l'attirait. La fidélité et la bonté de cœur qui se lisaient dans les yeux de la jeune fille, avaient fait naître chez lui une grande sympathie pour elle et lui, qui décochait des plaisanteries si mordantes à tous ceux qui l'approchaient, se taisait quand Blanche était à proximité.

Labrosse avait déjà osé beaucoup, mais il n'avait pas encore osé proposer au roi d'enlever à Blanche la surveillance des enfants. Il évitait adroitement tout ce qui aurait pu l'accuser de haine.

Un jour le nain la rencontra dans le jardin où elle se promenait avec les enfants princiers ; elle avait les larmes aux yeux. Elle marchait en soupirant, mais quand les enfants aperçurent le bouf-

fon, ils poussèrent des cris de joie. Le premier jour, la difformité de Breno les avait effrayés, mais par ses farces il avait bientôt su conquérir leur amitié.

— Pauvres petits, dit-il à Blanche. Voilà maintenant les enfants d'un roi auxquels rien ne manque sauf ce dont ils ont le plus besoin : la mère.

— Hélas ! oui, répondit Blanche en poussant un profond soupir, et comme la mère souffre de son côté parce qu'il ne lui est pas donné de les voir !... Ah, si elle pouvait les presser un instant sur son cœur !

Le bouffon agita ses grelots et fit quelques cabrioles pour égayer les enfants, mais il n'était pas en veine et une pensée sérieuse paraissait le préoccuper, car soudain il demanda :

— Ma noble demoiselle, estimez-vous qu'il soit si difficile pour moi d'arriver auprès de la reine ?

— Ce serait fort dangereux, répondit Blanche. Nous avons un geôlier fidèle, mais Labrosse a réussi à l'éloigner aussi. Le geôlier actuel est un homme brutal et sans cœur.

— Eh bien, dit Breno, ce soir, cette nuit



Si le roi est au palais, il y a longtemps qu'il aurait dû vous en chasser.
(page 143).

peut-être, la reine reverra les enfants. Ayez confiance en moi.

Un rayon d'espoir pénétra aussitôt dans le cœur de Blanche. Breno paraissait si franc, si sincère, qu'elle était certaine qu'il ferait l'impossible pour tenir parole.

Après s'être informé minutieusement de l'endroit où était situé le cachot de la reine, il parcourut prudemment le couloir qui menait aux souterrains et il descendit l'escalier en tâtonnant. L'obscurité était complète et il ne pouvait avancer que difficilement, car, par mesure de précaution, il avait refermé la porte derrière lui.

Enfin il aperçut une lueur dans le lointain ; une trappe, dans les voûtes, était ouverte et laissait pénétrer la lumière extérieure. Le soir la trappe était fermée pour éviter les accidents ou les surprises.

Breno vit sortir d'une chambrette un homme qui vint droit à lui et demanda d'une voix rude :

— Qui êtes-vous ?

— Qui je suis, camarade ?... Je suis Breno, le bouffon du roi. Je ne suis à son service que depuis quelques jours et je cherche à me mettre

au courant des détails du palais. Fait-il aussi triste ici qu'en haut ?

Le géolier regarda le nain avec méfiance, mais il se rassura bientôt en voyant la fleur de lis brodée sur la poitrine de Breno.

— Il fait triste là haut ? demanda-t-il. Vous n'avez qu'à y faire régner la joie dans ce cas.

— Taisez-vous donc, camarade, répondit Breno ; j'ai tout fait ce qui était en mon pouvoir pour égayer le roi, mais j'y perds mes peines. Savez-vous quoi ? Nous devrions-nous entendre et jouer de temps en temps une bonne partie de dés. La vie deviendrait ainsi un peu plus agréable pour vous comme pour moi.

La proposition paraissait être du goût du géolier, car il y adhéra et il fut convenu que la première partie serait jouée le soir même.

Breno voulait forger le fer pendant qu'il était chaud. Le soir, à l'heure convenue, il reparut, tenant mystérieusement caché sous ses vêtements quelque chose qui intrigua d'abord le géolier.

— Voyez, camarade, dit le bouffon, je crois que nous nous entendrons parfaitement. Jouer aux dés est un amusement assez sec, aussi ai-je ap-

porté quelque chose du meilleur cru : deux amis qui sont fatigués de prendre du repos.

En disant ces mots il sortit deux cruchons et fit rouler les dés sur la table.

Les yeux du geôlier étincelèrent. Il aurait été capable d'embrasser Breno. Se trouver ainsi dans la solitude et puis rencontrer quelqu'un — et encore le bouffon du roi — pour passer agréablement quelques heures, c'était bien un bonheur inespéré.

Breno et le geôlier ne tardèrent donc pas longtemps à fraterniser. Le bouffon ne tarissait pas en facéties et le geôlier, toujours si dur, finit par se laisser attendrir. Breno, de son côté, veillait à ce que les gobelets ne fussent jamais vides, mais l'observateur attentif aurait pu constater qu'il trempait à peine les lèvres dans le vin, tandis qu'il remplissait continuellement le gobelet de son camarade.

Quand Breno jugea le moment opportun, il demanda au geôlier de l'air le plus innocent du monde :

— Mais, camarade, ce ne doit pas être un emploi fort gai de servir continuellement une reine. Est-elle difficile à satisfaire ?

— Difficile ? dit l'autre en se regorgeant, il

ne manquerait plus que cela. Une criminelle, une empoisonneuse qui ferait des manières !... Du reste j'ai reçu des instructions. Le ministre Labrosse m'a dit que je devais être sévère, très sévère et lui adresser la parole le moins possible. Et c'est ce que je fais.

— Vous avez parfaitement raison, s'écria Breno. Une empoisonneuse !... ça ne mérite pas de ménagements !

Pour le bouffon il s'agissait uniquement de gagner la confiance du geôlier, car après l'entretien qu'il avait eu avec Blanche et ayant appris que Charles Labrosse aussi voulait prouver l'innocence de la reine, il avait supposé immédiatement qu'il se passait quelque chose d'infâme dont la pauvre reine était victime.

Il y avait du reste une raison à la sympathie de Breno pour la reine. Quand il était encore au service du duc de Noailles, Jean de Brabant avait été une couple de fois l'hôte de ce dernier et immédiatement le bouffon avait été pris d'admiration pour le caractère si ouvert, si franc du duc Jean. Maintenant qu'il avait appris les malheurs qui frappaient la sœur de celui-ci, l'image du duc de Brabant lui était revenue à l'esprit et à côté

de celle-ci l'image de Labrosse. Breno n'avait pas hésité dans son choix.

Peu à peu l'ivresse avait gagné le geôlier. Il n'avait même plus la force de ramasser les dés, mais Breno ne continuait pas moins de l'inciter à boire.

— Allons, camarade, encore un gobelet et alors nous verrons le fond des cruchons. Demain je verrai si ces bons amis n'ont pas de frères ! Allons, à la santé de nous deux...

A ce moment le son d'un timbre se fit entendre et malgré son ivresse, le geôlier leva la tête.

— C'est elle, dit-il d'une langue épaisse. Laissez la faire... A sa santé !...

Le sommeil s'était emparé maintenant du geôlier, mais Breno avait bien remarqué la direction de laquelle venait le bruit du timbre. Alors il secoua plusieurs fois le geôlier, l'appelant camarade et cher ami, pour savoir si celui-ci était bien profondément endormi. Il devait l'être, car il poussait un grognement chaque fois que Breno le touchait et enfin il se mit à ronfler régulièrement.

Breno crut le moment arrivé de tenir la promesse faite à Blanche. Il retrouva son chemin

encore plus difficilement qu'en arrivant, car la trappe avait été réfermée, mais son intelligence innée le sauva. Après avoir suivi pendant un certain temps le mur humide, un soupir de soulagement lui échappa, car un son creux lui indiquait qu'il venait de toucher un panneau ou une porte. Dieu merci, il était arrivé à la sortie !

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il parcourut le couloir et il trouva Blanche en compagnie de Charles Labrosse. L'entretien devait avoir été fort sérieux, car Breno vit comme ils se serraient tendrement la main et il entendit que Blanche disait au fils du ministre :

— Allez donc en paix, Charles. Que mes meilleurs vœux vous accompagnent. Dites au duc que sa présence seule peut encore sauver sa sœur.

Breno agita ses grelots et, faisant signe à Blanche, il chuchota :

— Venez-vous ?

La jeune fille le regarda avec étonnement.

Elle avait bien vu luir un rayon d'espoir quand Breno lui avait promis avec tant de conviction qu'il la conduirait avec les enfants auprès de la reine, mais elle ne s'attendait pas à voir accomplir cette promesse de si tôt.

Elle se dirigea donc vers Breno et un sourire vint éclairer son visage quand il lui dit à l'oreille :

— Je crois que je réussirai.

Charles Labrosse avait observé curieusement cette scène, mais il ne tarda pas à être mis au courant de ce qui se passait. Il exprima aussitôt le désir de venir en aide à Breno, mais Blanche le lui déconseilla.

— Non, mon ami, dit elle, il est préférable que vous n'exposiez pas votre liberté. Si vous êtes découvert, le cachot vous attend ; comment iriez-vous alors en Brabant ? Ce doit être là notre but principal, car le seul espoir qui me reste c'est l'intervention du duc Jean.

Elle prit donc congé de Charles qui se rallia à cette manière de voir, mais qui promit de venir prendre des nouvelles après la visite de Blanche à la reine.

La jeune fille se rendit auprès des enfants. Elle mit un peu d'ordre dans leur toilette, puis les conduisit chez le roi pour recevoir la bénédiction du soir. Elle dit à la femme de chambre que Sa Majesté désirait garder pendant quelques instants les enfants auprès de lui ; de cette manière

elle s'assurait quelque peu de liberté pour ne pas devoir retourner trop tôt avec les petits.

Au début les enfants suivirent Breno avec confiance, mais peu à peu la peur les saisit, surtout quand ils durent descendre l'escalier conduisant aux souterrains. Le cadet allait éclater en sanglots, mais le bouffon eut encore le temps de lui chuchoter :

— Soyez tranquille, petit chéri, soyez tranquille... vous allez voir petite mère...

Les enfants étaient loin d'être rassurés et Blanche tremblait à l'idée que la peur des petits pouvait faire échouer complètement le projet.

Breno battit enfin le briquet et alluma un bout de chandelle qu'il avait apporté à dessein. Une lueur blafarde se répandit aussitôt sous les voûtes et les enfants poussèrent un cri de frayeur en voyant un homme couché la tête sur la table et dont le ronflement était aussi régulier que celui d'un tuyau de forge

— J'ai peur, mademoiselle... j'ai peur, crièrent les enfants en se cramponnant à Blanche.

— Soyez sages, mes chéris, bien sages, dit la jeune fille et alors vous pourrez voir votre chère

mère. Cet homme dort ; il ne faut pas avoir peur, il ne vous fera aucun mal.

Breno se glissa sur la pointe des pieds dans la chambrette du géolier en face duquel il s'assit et se coucha sur la table, la tête reposant sur les bras et faisant ainsi mine de dormir. A dessein il heurta le géolier de la tête, mais celui-ci continuait à ronfler paisiblement. Breno estimait que le moment était venu de tenter l'entreprise.

Il vint de l'autre côté de la table, à côté du géolier auquel il devait enlever le trousseau des clefs pendu à la ceinture. Le sang se figea dans les veines de Blanche ; un faux mouvement et tout était perdu.

Breno, par contre, était plus calme. La sueur perlait bien sur son front, mais il fallait l'attribuer plutôt à l'activité qu'il avait dû déployer déjà au cours de cette soirée.

Enfin il poussa un soupir de satisfaction : il avait réussi à détacher le trousseau de clefs.

Conduit par Blanche et accompagné des enfants tremblants, Breno arriva au cachot de la reine. Il essayait une à une les lourdes clefs, quand la voix de la souveraine se fit entendre à l'intérieur :

— Géolier, au nom du ciel, donnez-moi à boire...

— Patience, chère amie, patience, murmura Blanche ; une minute encore et nous sommes auprès de vous.

La voix chuchotante de Blanche, qui n'osait parler plus haut, paraissait ne pas arriver jusqu'à l'intérieur du cachot, car la reine cria de nouveau :

— A boire !... pour l'amour du ciel, à boire !

Les larmes jaillirent des yeux de Blanche qui comprenait, une fois de plus, toute l'horreur de la situation : la malheureuse reine de France, l'idôle du peuple brabançon, était obligée d'implorer un misérable géolier pour obtenir une gorgée d'eau.

— Mon Dieu, soupirait Breno, être si proche du bonheur et devoir renoncer peut-être à tout...

— J'ai peur...., j'ai peur.... disaient encore une fois les enfants et le cadet se remit à pleurer.

La reine devait supposer qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, car sa voix retentit maintenant plus près de la porte :

— Qui que vous soyez, ayez pitié de moi et donnez moi une gorgée d'eau....

— Ah ! fit soudain Breno.

Il avait réussi à trouver la clef, à faire jouer la serrure et la porte tourna sur ses gonds.

— Prudence, mon amie, de la prudence, dit Blanche en posant la main sur la bouche de Marie.

Le conseil n'était pas inutile, car à peine la reine avait elle aperçu les enfants à la lueur de la chandelle, qu'elle voulut se précipiter vers eux ; mais au même moment le danger d'une effusion de joie trop grande lui apparut. Breno ferma prudemment la porte, mit la clef du côté intérieur et alla se coucher de nouveau en face du géolier après avoir placé à portée de sa main un poignard, car il était prêt à tout dans le cas où le gardien se serait réveillé et aurait tenté de donner l'alarme.

Une scène touchante se passait dans le cachot. Il y avait si longtemps que la reine n'avait plus vu les enfants, qu'elle considérait comme un miracle le bonheur de pouvoir les presser sur son cœur.

Qui est-ce qui n'aurait pas été touché à la vue de cette scène ?

Malgré tous ses efforts pour retenir ses larmes, Blanche éclata en sanglots en attendant les questions naïves des enfants qui demandaient pourquoi petite mère était restée si longtemps absente, s'ils n'avaient pas été sages, qu'ils seraient gentils, très gentils,

si petite mère voulait maintenant venir avec eux.

— Vous êtes mes chers trésors, dit la reine en embrassant et en embrassant encore les enfants, mais petite mère est malade et doit encore rester ici jusqu'à ce qu'elle sera guérie.

Blanche raconta ensuite ce qui était convenu avec Charles Labrosse qui allait partir dès le lendemain pour le Brabant.

Ces paroles parvinrent à consoler quelque peu le cœur meurtri de la pauvre reine. Oui, si Charles réussissait à gagner Bruxelles, c'était le salut, car le duc de Brabant parviendrait certainement à prouver l'innocence de sa sœur.

Breno s'était levé et frappa discrètement à la porte.

— Mademoiselle, dit-il, il est temps de partir, si nous ne voulons pas éveiller de soupçons.

Mais les enfants ne voulaient pas être séparés de la mère et leur jeune intelligence n'était pas encore accessible à la persuasion. Blanche dut employer une douce violence pour les arracher des bras de la reine et ils se laissèrent emmener en pleurant.

A ce moment le géolier releva la tête. On

aurait dit qu'il avait l'intuition d'une chose anormale se passant non loin de lui.

Il se frotta les yeux juste au moment où Breno poussa devant lui Blanche et les enfants. Comme le bouffon vit que le géolier se levait, il referma vivement la porte, saisit son poignard et attendit ce qui allait se passer.

L'ivrogne paraissait être plus ou moins dégrisé, car s'élançant vers Breno, il s'écria :

— Que se passe-t-il ici ? Qui vient de sortir ?

Instinctivement il dirigea ses pas chancelant vers le cachot de la reine dont la porte était encore ouverte et, fermant celle-ci, il dit rudement :

— Que s'est-il passé ?... Parlez.

Breno, feignant le plus grand calme, répondit :

— J'ai voulu donner à boire à la reine. Elle a appelé à différentes reprises, mais vous n'entendiez pas.

— Vous mentez, s'écria le géolier, quelqu'un est venu ici.

Et de sa main engourdie il voulut tirer son épée, mais le bouffon, plus lesté que lui, lui arracha l'arme et s'écria :

— Si vous faites encore un mouvement, vous êtes un homme mort.

Les yeux de l'ivrogne roulaient dans leur orbite. Il lui semblait qu'une main de fer pesait sur lui et il se sentait impuissant vis-à-vis du nain.

— Vous me le payerez ! s'écria-t-il. Demain je mettrai le ministre au courant de votre trahison.

— Libre à vous, répondit Breno, mais alors Son Excellence verra qui de nous deux est le plus grand traître. Nous nous consolerons à l'idée que nous serons pendus ensemble.

Il se fit alors un moment de silence. Breno remarqua bientôt que l'influence de la boisson se faisait sentir de nouveau de plus en plus chez son adversaire, ce qui ne fit que croître sa propre arrogance.

— Je vous demande pour la dernière fois, dit-il d'un ton impératif, si vous allez donner à boire à la reine, sinon je le fais moi-même.

Le géolier paraissait subir l'influence du ton arrogant du bouffon, car il se leva dans l'intention de chercher de l'eau, mais ses jambes le trahirent et il retomba lourdement sur le banc.

Breno se rendit donc dans la chambrette ou plutôt la niche occupée par le géolier et il y découvrit heureusement une cruche d'eau. Il prit un

gobelet sur la table, le rinça, le remplit ensuite d'eau et se rendit auprès de la reine.

— Qui êtes-vous donc, demanda-t-elle, vous qui paraissez compatir si grandement à mes malheurs ?

— Madame, répondit le nain, je suis une pauvre créature difforme, qui se réjouit énormément quand il peut procurer un peu de joie à quelqu'un.

La reine le remercia vivement de ce noble sentiment et éteignit la soif brûlante qu'elle avait oubliée un instant pendant la visite de Blanche et des enfants.

Quand Breno quitta la reine, il trouva le geôlier profondément endormi. Il jugea que, pour lui aussi, il était temps de se retirer, mais il se promit de revenir le lendemain pour éviter, si possible, que l'évènement ne vint à la connaissance du ministre.

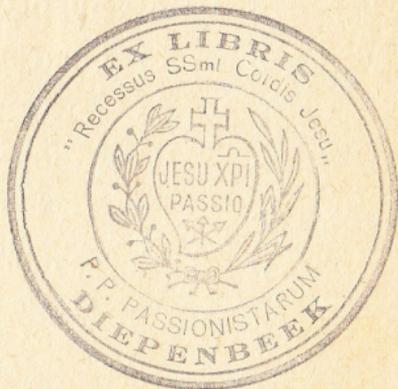


Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE †††††
††† E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

| Chapitre | | Page |
|----------|--|-------|
| I | La Princesse Marie | I |
| » | II Desseins scélérats | » 28 |
| » | III L'empoisonnement | » 71 |
| » | IV Un nouvel hôte au Louvre | » 141 |
| » | V Un témoin encombrant | » 177 |
| » | VI Une étoile qui pâlit | » 191 |
| » | VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc | » 220 |
| » | VIII Nuages sombres | » 245 |
| » | IX Tu récolteras ce que tu auras semé | » 262 |
| » | X Surprise ! | » 306 |
| » | XI Charles Labrosse à Bruxelles | » 345 |
| » | XII La vengeance d'Alexandre | » 364 |
| » | XIII Innocence et désir de vengeance | » 384 |
| » | XIV Le jugement de Dieu | » 441 |
| » | XV Le châtimeut | » 470 |